

# PRENONS LA BONNE DIRECTION...

*De 1973 - Santiago du Chili - à 2019 - Rio de Janeiro: un camarade du groupe "Organisação popular" de Rio de Janeiro nous a adressé cet article d'un militant brésilien, Antony Devalle, qui fait une analogie entre le régime de Pinochet, instauré après un coup d'État le 11 septembre 1973, et celui de Bolsonaro actuellement au pouvoir au Brésil.*

-----

Le 11 septembre 1973, il y a 46 ans, le coup d'État militaro-capitaliste, avec le général Pinochet comme principale figure visible, a assassiné une importante expérience de construction de pouvoir populaire au Chili (1). Une expérience réalisée par le gouvernement de l'*Unité populaire*, avec le président Allende, mais qui allait bien au-delà des limites (qui se sont réellement avérées être des limites) d'une tentative pour atteindre le socialisme par le biais de la voie électorale de la démocratie bourgeoise.

Victor Jara, chanteur populaire et combattant social de premier plan, est peut-être le personnage le plus symbolique de tout l'effort du peuple chilien pour que la femme et l'homme ordinaires, ne possédant rien, puissent décider de l'orientation du pays, de leur vie. Pour que les enfants de la classe ouvrière aient pour horizon le bonheur d'un quotidien où la poésie serait un travail et le travail une poésie. Pour que les enfants pauvres soient le soleil de ce bel horizon, cultivé chaque jour. Le pain quotidien fait avec le levain de la lutte populaire. Le pain quotidien rempli de conscience de classe. La guitare de Victor Jara était le cœur du rêve d'un socialisme décolonisé au Chili, le cœur du rêve de la révolution chilienne, capable de combiner les amours personnels et les amours sociaux, les plus intimes et les plus publics, la plus calme des contemplations et le plus passionné des enthousiasmes. L'écho du peuple dans la voix du peuple. En jouant de la guitare, Victor Jara caressait toutes les personnes qui se reconnaissaient dans ce rêve et qui chantaient main dans la main, les doigts enlacés, à l'unisson.

## **Tapis de sang pour dollars**

Au début de la dictature, quand le sang des travailleurs assassinés était le tapis rouge du grand capital transnational, Victor Jara fut torturé et assassiné. Ses bourreaux directs, soldats, et ses bourreaux (in)-directs, dirigeants exécutifs de l'État et des grandes entreprises américaines et chiliennes, entre autres, écrasèrent ses doigts et les coupèrent, par haine de celui qui (en)chantait le peuple chilien avec sa guitare et ses chansons. Dans le film d'animation «*5 doigts pour le peuple*» de Bruce Krebs (2), ce terrible épisode est résumé de manière très expressive.

Au cours de ses trois années de gouvernement Allende (ainsi que l'ensemble de son équipe et les secteurs populaires qui l'ont soutenu) ont notamment réussi à nationaliser (étatiser) une partie de la grande industrie, notamment la grande industrie de l'extraction de cuivre, l'une des plus importantes du pays. Des progrès furent accomplis dans la démocratisation de ces entreprises et même, dans une certaine mesure, les travailleurs sont parvenus à contrôler la production. Cela revêt une importance capitale, d'autant plus que le monde du travail dominé par les capitalistes est l'un des espaces les plus naturellement dictatoriaux de la société.

Tout cela a été détruit le 11 septembre 1973 par le coup d'État militaire du duo Augusto Pinochet/Henry Kissinger (secrétaire d'État américain de l'époque, l'un des plus puissants ministres des affaires étrangères au monde). Ce fut l'une des pages les plus sanglantes que les États-Unis écrivirent pendant la guerre froide. Ce fut l'une des guerres chaudes de la guerre froide.

(1) Trad. René BERTHIER.

(2) <https://vimeo.com/28539537>

Le jour du coup d'État, l'armée de l'air chilienne bombardait le palais présidentiel de *La Moneda*, au centre de Santiago, la capitale. Le président Salvador Allende résista. Dans son dernier discours (3), diffusé par *Radio Magallanes*, il a bien expliqué ce qui se passait, soulignant qu'il s'agissait d'un coup d'État de l'impérialisme et de la bourgeoisie, et il exprima son espoir que les travailleurs chiliens pourraient, même après de nombreuses souffrances, reprendre la voie du pouvoir populaire. Pendant son mandat et depuis lors, il y a eu beaucoup de controverses sur la meilleure façon de vaincre le capitalisme et les coups d'État. Certains secteurs ont fait valoir qu'il était nécessaire que les travailleurs soient également des hommes armés et que ne pas agir dans cette direction serait naïf, car l'impérialisme et la bourgeoisie utiliseraient des armes pour renverser le gouvernement et détruire la lutte populaire. Ce débat est important. Quoi qu'il en soit, Allende mourut à *La Moneda* et garda sa dignité jusqu'à la fin.

Dès les premiers jours de la dictature, la persécution des opposants fut féroce. Les raffinements de cruauté, tels que la torture avec des rats placés dans le vagin d'opposantes emprisonnées, et les enfants torturés physiquement et obligés de voir leurs parents torturés, étaient très fréquents et n'émouvaient pas les ultra-libéraux, tels que les *Chicago Boys* (4), les économistes chiliens formés/formatés aux États-Unis. Ceux-ci soutenaient les troupes de choc (électro)-pinochetistes qui appliquaient le néolibéralisme au Chili, transformé en un laboratoire-camp de concentration où ils préparèrent la guerre ultra-libérale contre les peuples du monde, et de manière particulièrement cruelle dans les pays à la périphérie du système capitaliste mondial. La privatisation fut appliquée comme une perverse eau bénite ultra-libérale dans à peu près tous les domaines. Y compris la santé, la sécurité sociale (qui a cessé d'être sociale) et l'éducation. Elle s'est accompagnée de nombreuses mises à pied et a favorisé les capitaux étrangers, en particulier purement financiers. L'économie chilienne était totalement à la remarque de l'étranger, favorisant les pays centraux du capitalisme et dépendait d'eux. L'économie chilienne s'est transformée en un homme-à-tout-faire des grandes transnationales du noyau dur des États où se trouvent leurs sièges.

### **Un serviteur des Chicago Boys**

Pendant un temps, beaucoup d'argent est arrivé au Chili en provenance des pays centraux du système et contribué en partie à ce qui a été présenté par ses propagandistes comme un «*miracle économique*». Mais ce «*miracle*» était un bonbon rempli du poison du cauchemar que représente une plus grande dépendance à l'égard des capitaux étrangers et des fluctuations des prix des produits dérivés du cuivre sur le marché mondial. Le Chili est devenu un pays lourdement endetté et son économie fut en crise pendant la dictature pinochetiste.

Et malgré des moments de reprise, le néolibéralisme maintint la fragilité de la dépendance et le déchirement du tissu social; il stimula fortement l'individualisme, accrut le nombre des oubliés que le système voyait comme un effet collatéral à faire disparaître de la carte. Ce fut le cas de nombreuses personnes âgées qui ne pouvaient cesser de travailler parce que les pensions qu'elles recevaient du système privé étaient très faibles (5).

### **Nous devons vaincre les Pinochet de la finance**

Le gouvernement brésilien actuel est un fan de la dictature pinochétiste. Le président fantoche Bolsonaro a déjà exprimé son admiration et l'un des principaux représentants du (néo)pinochetisme au Chili, José Antonio Kast, est venu au Brésil pour participer à la campagne de Bolsonaro (6).

Le président de fait du Brésil, le ministre de l'Économie, Paulo Guedes, qui a l'habitude de forcer Bolsonaro à se mettre la queue entre les jambes lorsqu'il fait une déclaration qui contredit de quelque façon que ce soit l'ultra-libéralisme, a aidé la dictature pinochetiste au Chili au cours des années 1980. Guedes est à la fois un serviteur des grandes multinationales, en particulier celles des pays centraux du capitalisme atlantique, et un gangster qui s'efforce de maximiser les profits de ses propres entreprises.

(3) <https://www.youtube.com/watch?v=zjAGklhdJ1kM>

(4) Les «*Chicago Boys*» étaient un groupe d'économistes chiliens des années 1970, formés à l'Université de Chicago et influencés par Milton Friedman et Arnold Harberger. Ils travaillèrent pour la dictature militaire chilienne dirigée par le général Augusto Pinochet, et jouèrent un rôle majeur dans ce qui est parfois appelé le «*miracle chilien*», selon une formule de Milton Friedman.

(5) Comme expliqué dans le texte suivant: <https://revistaforum.com.br/.../chile-capitalizacao-da-previ.../>.

(6) <https://www.brasildefato.com.br/.../o-neopinochetismo-com-bo.../>

Il est également un admirateur de Pinochet. Paulo Guedes est un Chicago Boy qui a déclaré qu'il voulait tout privatiser au Brésil, et il met cette déclaration en pratique. Ce Pinochet de la finance est l'un des organisateurs du plan de privatisation le plus complet de ce joyau de la couronne de l'État brésilien, et potentiellement du patrimoine public, qu'est *Petrobras*. Avec une main de fer, il n'a pas seulement réalisé à un rythme toujours plus accéléré la privatisation de nombreux secteurs de l'entreprise et de sa logique de fonctionnement, mais il a également agi avec zèle pour que l'entreprise soit complètement privatisée.

Il a placé un comparse des *Chicago Boys*, Roberto Castello Branco, à la présidence de *Petrobras*, justement pour accélérer la privatisation en fonçant comme un char d'assaut sur tous ceux qui résistaient. Tous deux, à l'instar de leurs collègues de l'école de Chicago et de leurs «*succursales*» au Brésil, dont beaucoup occupent de plus en plus de postes à *Petrobras*, utilisent un discours technocratique comme une baguette magique privatisante, se transformant en un club à la poursuite du même objectif lorsque ce discours cesse de constituer une couverture suffisante. Ils gèrent les statistiques, qu'ils présentent comme neutres, comme s'ils tenaient des fouets contre les travailleurs rebelles.

Ils torturent psychologiquement de nombreux travailleurs tout en préparant des licenciements collectifs. Ils retirent les entreprises de diverses régions du pays, en désarticulant les économies locales. Ils montrent que la technocratie, à la fois sous la dictature pinochetiste au Chili et sous le bolsonarisme, qui est le pinochetisme *Made in Brazil* des *Marchés Unis* (7), rêve du jour où les peuples, perçus comme des pixels de code-barre, soient gouvernés par un logiciel.

La technocratie applique le principe: «*C'est mon opinion qui compte et tant pis pour la vôtre*» - un principe en apparence (mais en apparence seulement) si contradictoire avec le mythe de la neutralité de la technique. Ce sont les deux faces de la même monnaie dictatoriale, de la dictature de la monnaie.

Le gouvernement actuel et la hiérarchie actuelle de *Petrobras* n'ont pas encore inauguré cette politique, qui utilise divers camouflages. Cela se pratique depuis longtemps, comme je l'ai écrit ailleurs (8) à propos du pinochetisme. Mais en s'engageant davantage dans l'accélérateur de la privatisation, le gouvernement actuel aggrave encore le scénario.

Il est urgent que les travailleurs du pétrole et les travailleurs dans leur ensemble se battent plus directement et massivement contre cela. Nous devons nous inspirer de Victor Jara et décider d'aller «*ancho camino*» (aller dans la bonne direction, en espagnol) (9). Étudier la meilleure stratégie et la tactique la plus appropriée est très important, mais, comme dirait le poète espagnol Antonio Machado, «*Marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait quand on marche. Marchons*».

**Antony DEVALLE.**

-----

(7) <https://midiaindependente.org/7qznode/615>

(8) <https://www.facebook.com/inimigosdorei.petroleiros/posts/1838527749703907>

(9) D'après une chanson de Victor Jara, *Vamos por ancho camino*, <https://www.youtube.com/watch?vzpzOsIKLz0jc>